

Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, III, 1940 à 1959

François Gallays

Numéro 28, hiver 1982–1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39685ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gallays, F. (1982). *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, III, 1940 à 1959*. *Lettres québécoises*, (28), 73–75.

nous auront de plus en plus de mal à reconnaître nos « vérités éternelles ». Savoir, efficacité, rendement peuvent d'ailleurs être interprétés positivement, détournés aux fins de l'humanité. De toute manière, la nostalgie de l'ancienne « culture générale » me paraît inutile, stérile. Il faudrait consentir, plutôt, à un complet réaménagement de ses idées les plus chères, à une mise à jour de la culture, ce qui exige qu'on soit à fond, sans arrière-pensée, de son temps. Il y a une vingtaine d'années, le savant et philosophe anglais Bertrand Russell, se fondant sur une problématique résolument moderne, soulignait, dans une vision sereine et équilibrée de notre univers mental, le rôle dévolu à la « sagesse » :

(...) les hommes sont capables de ce quelque chose qui s'appelle sagesse et qui ne consiste pas dans le seul savoir ou le seul vouloir ou le seul sentir, mais qui est une synthèse et une union intime des trois.⁵

En terminant, me sera-il permis, à moi aussi, quoique par le truchement d'un auteur *inspiré*, de « filer un petit sermon en douce » (pp. 234-235) :

Personne ne met (...) du vin nouveau dans de vieilles outres ; autrement, le vin fera éclater les outres, et le vin est perdu aussi bien que les outres. Mais à vin nouveau, outres neuves !⁶ □

1. Richard Joly, *Notre démocratie d'ignorants instruits*, Montréal, Leméac, coll. « À hauteur d'homme », 1981, 239 p.
2. Joël de Rosnay, *Le Macroscopie*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, pp. 260 et 109-110, cité par R. Joly, p. 23.
3. Voici quelques occurrences, entre autres, de la métaphore de la « déflagration » : pp. 13, 14, 15, 39, 80-81, 127, 135, 166, 197.
4. Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, traduit par Philippe Jaccottet, Seuil, coll. « Points », 1982, t. I, p. 232.
5. Bertrand Russell, « L'expansion de notre univers mental », *Saturday Evening Post*, 18.7.59.
6. *Évangile selon saint Marc*, 2, 22.

Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, III, 1940 à 1959

Célébrons l'événement. Car on vient d'ajouter une pièce maîtresse à ce monument national qu'est le *Dictionnaire des œuvres du Québec* (DOQ). Aux côtés des deux premiers tomes déjà parus, vient s'ajouter le tome III, livre tout aussi imposant que les deux premiers, tant par son volume, 1252 pages, que par sa très belle tenue.

Par les temps qui courent, étant donné le climat de morosité qui tend à empoisonner le milieu intellectuel québécois et la terrible démobilitation des esprits qui s'ensuit, évoquer le caractère national de ce type d'entreprise peut paraître aux yeux de certains quelque peu déplacé. Conçu dans la fièvre optimiste du mouvement d'émancipation nationale, le DOQ fut une autre façon de participer à la construction d'un Québec autonome. Le temps passe, les rêves se dégonflent, les œuvres restent...

Évoquer, fort hypothétiquement d'ailleurs, les motivations qui ont

présidé à la conception de cette œuvre n'a pas du tout pour but d'en diminuer la valeur. Bien le contraire. Une lecture même superficielle de cet ouvrage devrait convaincre quiconque de la spécificité culturelle des Québécois dont il n'y a pas lieu de mettre en doute l'existence chaque fois que la civilisation étatsunienne est redécouverte. Cette spécificité, nulle autre manifestation culturelle que le discours littéraire n'en trace mieux les cheminements et les lignes de force. Et parce que le DOQ présente par pans entiers ce discours littéraire, il est possible d'un coup d'œil de saisir à sa lecture ces réaménagements profonds que les Québécois ont apportés depuis 1940 à leur espace imaginaire. Et c'est pour cette raison qu'il est tout à fait justifié de qualifier le DOQ de monument national.

Pendant, le DOQ est à la fois une œuvre *monumentale* et *monumentaire*. Car, dépositaire mémoriel, il est pour la grande majorité des

œuvres de cette époque la pierre tombale où s'est gravée, en quelques lignes, la trace de leur fugitive existence. Livre des textes morts qui retrace avec précision, pour les lecteurs d'aujourd'hui et pour ceux de demain, les contours, non pas linéaires, comme on eût pu le croire, mais multiples, nuancés même et, à coup sûr, contradictoires de notre imaginaire collectif. Mais le *DOQ* ne se limite pas à cette fonction purement mnémonique, puisqu'il est aussi le livre des vivants, de ces textes, autrement dit, qui, encore aujourd'hui, continuent à alimenter et à structurer l'imaginaire de leurs lecteurs. Ce sont à des textes jugés tels que le *DOQ* a réservé l'accueil le plus généreux en leur consacrant des notices de plusieurs pages. En cela, le *DOQ* n'est pas simplement un dictionnaire d'œuvres, certaines de ces longues études, parce qu'elles font le tour du texte examiné en quelque sorte, s'apparentent très étroitement à l'article encyclopédique. D'autres, cependant, évitent la perspective encyclopédique en offrant de l'œuvre une lecture neuve ou renouvelée. Le point de vue adopté, le métalangage employé rapprochent ceux-ci du type d'articles savants qu'on peut lire dans une revue spécialisée.

Rien de plus instructif à cet égard

que de lire les articles de provenances diverses qui portent sur les œuvres d'un seul poète ou romancier. Je pense ici en particulier à Alain Grandbois et à Gabrielle Roy.

Sylvie Dallard, dans son article sur les *Iles de la nuit*, le recueil sans aucun doute le plus lu et le plus commenté d'Alain Grandbois, dresse l'inventaire des thèmes majeurs repérables dans ce recueil et, parce qu'elle fait là surtout œuvre de systématisation, son article relève de la catégorie encyclopédique. Appartient aussi à cette même catégorie l'article de Pierre L'Hérault qui porte sur *Rivages de l'homme*, bien qu'à certains égards, en particulier en ce qui a trait à ses remarques sur l'aspect formel des poèmes, son texte se rapproche de l'article « savant »

Tout autre, cependant, est l'article de Gabrielle Poulin sur *l'Étoile pourpre*. Après avoir donné des précisions quant à la publication antérieure de certains poèmes, après avoir souligné les ressemblances et les différences qui existent entre *l'Étoile pourpre* et les deux recueils précédents, Poulin aborde de front ce que les critiques n'ont jamais manqué de mentionner mais au sujet de quoi ils ont toujours évité très soigneusement de parler, savoir la symbolique de *l'Étoile pourpre* ou, plus précisément, le symbolisme de l'étoile pourpre. D'abord, jouant habilement de la barre oblique, grâce à quoi, en un premier temps, s'établit immédiatement une homologation entre la femme et la poésie (« la femme/la poésie ») et, en un deuxième temps, une seconde homologation entre l'amour et la poésie (« l'amour/la poésie »), la critique se considère ensuite autorisée à identifier l'étoile pourpre à la poésie même, mais seulement après l'avoir rattachée, si l'on peut dire, à ce qu'elle nomme l'étoile mystique de Nerval et à l'étoile érotique (sexuelle) d'Éluard. Comme tous les symboles fondamentaux, l'étoile pourpre de Grandbois possède, selon Poulin, une riche polysémie : « C'est une étoile de chair et de sang (...) comme celle de *l'Immaculée conception* de Breton et d'Éluard... », « c'est aussi une étoile-présage, un signe physique... », « c'est surtout une étoile so-

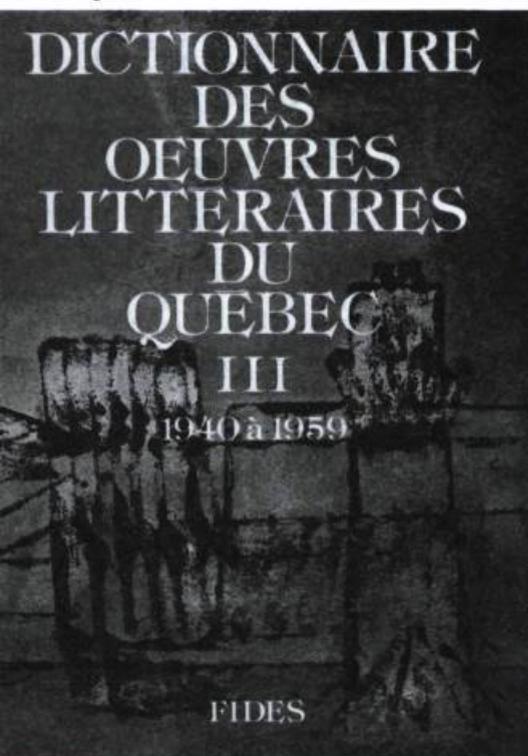
nore qui jette son insoutenable éclat... ». Un peu plus loin, l'étoile pourpre est désignée comme « la métaphore visuelle du cri de la chair, du sang et de l'esprit ».

Sans le dire expressément, Gabrielle Poulin attribue à l'étoile pourpre une valeur de transcendance à la force de laquelle le poète aura enfin abandonné sa volonté : « Elle (l'étoile pourpre) s'immisce au centre du tryptique, haute, droite, somptueuse dans son dépouillement. Le poète parle sous sa dictée et cette parole également est ascendante, directe et purifiée. » Cette transcendance n'est jamais nommée, mais elle est fortement suggérée : « « Noces » chante le triomphe de la parole poétique qui, en se soumettant à l'appel de l'Étoile invisible et miraculeuse... ». On le voit, la puissance de la poésie de Grandbois tiendrait à la métaphysique qui la nourrit. Plus encore, tout l'art poétique de Grandbois consisterait en une longue quête dont l'étoile pourpre serait le premier symbole. Et pour que le lecteur ne s'y trompe pas, le texte de Poulin se termine par une allusion, caution ultime, à Rimbaud : « Ces « illuminations » ont fait du dernier recueil du poète québécois un acte définitif ».

Article savant par la lecture originale qu'il propose de *l'Étoile pourpre*, le texte de Gabrielle Poulin emporte, cependant, l'adhésion de son lecteur, moins par la force de sa démonstration que par la séduction de sa prose, que par la rhétorique passionnée qui l'anime. Et il y aurait peut-être lieu de se demander si un tel article, si brillant soit-il, est vraiment à sa place dans un ouvrage tel que le *DOQ*.

La lecture des notices consacrées aux œuvres de Gabrielle Roy donne l'occasion de prolonger cette réflexion.

Ayant fait la lecture du texte, long, solide et documenté d'Antoine Siroi, texte exemplairement encyclopédique, où *Bonheur d'occasion* est examiné de divers points de vue : composition, personnages, thèmes et symboles, quel ne fut pas mon étonnement lorsque je passai à la notice





L'équipe de travail du *Dictionnaire des Oeuvres littéraires du Québec* assis : Denise Doré, Maurice Lemire, Lucie Robert. Debout : Alonzo Le Blanc Gilles Dorion, Roger Chamberland, André Gaulin et Kenneth Landry.

sur *La petite poule d'eau* de François Ricard. Sobre, concis, neutre, ce texte me fit entrevoir la possibilité d'un autre dictionnaire où toutes les entrées cette fois seraient rédigées selon ce modèle. On aurait là un ouvrage où serait consigné la « fiche signalétique » de chaque œuvre. Rien de plus. Après avoir donné quelques renseignements sur la genèse et la production de l'œuvre, Ricard précise les diverses éditions et traductions que l'œuvre a connues, pour ensuite aborder sa composition dont les divisions sont fondées sur les personnages et sur le découpage du temps et de l'espace. Enfin, les deux derniers paragraphes touchent respectivement à la réception de l'œuvre et aux études significatives qui lui ont été consacrées.

En regard de cette notice, celle que le dictionnaire consacre à *Alexandre Chenevert* fait figure de repoussoir. Rédigé conjointement par

Gérard Bessette et Annie Montaut, ce texte, en empruntant les sentiers de la psychocritique (qui l'eût deviné !), se situe d'emblée parmi les articles qualifiés de savants. Après avoir établi que le caribou de *la Montagne secrète* et la mère de *la Route d'Altamont* sont une seule et même figure, après avoir établi que ces deux romans présentent « une trinité sacrificielle » selon laquelle « le victime revient obséder son bourreau inversant la relation poursuivi/poursuivant... », Bessette et Montaut affirment qu'*Alexandre Chenevert* reproduit cette figure. Et à la base de cette obsession, les deux critiques retrouvent la culpabilité de Gabrielle Roy envers la mort de sa mère, car ce sentiment, selon eux, « sous-tend la pensée et l'œuvre de Gabrielle Roy ».

Le reste du texte s'évertue à présenter les preuves irréfutables de la présence de cette figure dans le ro-

man examiné. On peut aimer ou pas ce genre de démonstration. Pour ma part, ce type de texte, où la formule : *X égale symboliquement Y* est employée tout le long de son développement, me paraît singulièrement réducteur et, tout compte fait, en tout point comparable à la critique, pratiquée il n'y a pas si longtemps, qui appliquait bien platement aux œuvres les grilles morale ou théologique.

L'examen des textes où sont présentés les œuvres d'Alain Grandbois et de Gabrielle Roy suffit pour souligner les diverses façons de concevoir un article de dictionnaire et qui fait que le *DOQ* est plus qu'un simple dictionnaire. Est-ce que cela risque de diminuer de quelque façon sa valeur ou son utilité ? Nullement. Tout ce qu'il contient en fait un outil de recherche non seulement efficace mais absolument indispensable. □

François Gallays